

Vite oublié

Je me souviens d'André Forcier

Stéphane Defoy

Volume 27, numéro 2, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60831ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Defoy, S. (2009). Compte rendu de [Vite oublié / *Je me souviens d'André Forcier*]. *Ciné-Bulles*, 27(2), 60–61.

d'obtenir l'effet recherché : un passage reflétant une inquiétante anormalité. Il faut aussi souligner que le travail de la bande sonore, dans ces parties du film, est impeccable.

Toutefois, la plus grande réussite du long métrage réside dans la construction d'un univers parallèle. Pour montrer la cassure entre le réel et l'irréel, Sauvé utilise un procédé particulier qui consiste à saturer ses images pour en faire ressortir les couleurs fluorescentes comme le vert lime, le rose et le jaune des vêtements, ainsi que des éléments de décor. Voilà une jolie trouvaille qui mérite d'être soulignée. Pour le reste, le cinéaste opte pour une facture très télévisuelle qui crée l'impression que ce film n'est rien d'autre qu'un épisode de 100 minutes. Sur le plan technique, il use à profusion des mouvements de caméra (travelings avant et arrière en particulier). On peut présumer que **Grande Ourse** le film saura satisfaire les fans de la série. Quant aux autres, ils risquent de rester sur leur appétit. ■

Grande Ourse – La clé des possibles

35 mm / coul. / 100 min / 2009 / fict. / Québec

Réal. : Patrice Sauvé
Scén. : Frédéric Ouellet
Image : Ronald Plante
Mus. : Normand Corbeil
Mont. : Michel Grou
Prod. : Jean-François Mercier et André Monette
Dist. : Alliance Vivafilm
Int. : Marc Messier, Normand Daneau, Fanny Mallette, Maude Guérin, Gabrielle Lazure, Frédéric Gilles, Monique Mercure

Je me souviens

35 mm / n. et b. / 88 min / 2008 / fict. / Québec

Réal. : André Forcier
Scén. et prod. : André Forcier et Linda Pinet
Image : Daniel Jobin
Mus. : Louis Desparois
Mont. : Linda Pinet
Dist. : Atopia
Int. : Pierre-Luc Brillant, Hélène Bourgeois-Leclerc, Rémy Girard, Michel Barette

Je me souviens d'André Forcier

Vite oublié

STÉPHANE DEFOY

André Forcier est une figure incontournable dans l'univers du cinéma québécois. Au-delà de son franc-parler qui, selon ses dires, horripilent les fonctionnaires des institutions finançant la production cinématographique (Téléfilm Canada, SODEC), le réalisateur peut se vanter d'avoir une filmographie qui mérite le respect. S'inscrivant dans le courant des années 1970, Forcier réalise, dans un premier temps, des films intégrant en filigrane le mouvement contestataire de l'époque. Il signe, en 1976, **L'Eau chaude l'eau frette** qui marque l'histoire du cinéma québécois. Durant les décennies 1980 et 1990, son univers onirique et festif, peuplé de personnages hauts en couleur, s'enrichit sur le plan artistique. Il en ressort une série de longs métrages (**Une histoire inventée**, **Le Vent du Wyoming**, **La Comtesse de Baton Rouge**) reposant sur des scénarios débordant d'inventivité. Jusqu'à, on ne s'ennuie jamais en visionnant un film de Forcier, l'aspect surréaliste de ses films s'avérant un antidote à la grisaille du monde ambiant.

En revanche, le réalisateur d'**Au clair de la lune** propose par la suite des films inaboutis laissant transparaître un certain relâchement sur le plan narratif. On pourra lui pardonner **Acapulco Gold** (2004), fiction bric-à-brac produite avec trois bouts de ficelles. Cependant, **Les États-Unis d'Albert** (2005) regorgent d'idées intéressantes qui, au final, tombent à plat les unes après les autres. **Je me souviens**, son 12^e long métrage, annonce le retour aux sources de Forcier, c'est-à-dire à un cinéma plus poli-

tique faisant écho à ses films des premières heures, sans pour autant délaisser le côté ludique, marque de commerce du cinéaste.

L'action se déroule pendant les années sombres du duplessisme, sur fond d'identité nationale. Robert Sicennes, un ouvrier de la Sullidor Mining — mine d'or en Abitibi —, tente d'y instaurer un syndicat. Les obstacles sont nombreux : le patronat, le clergé et le gouvernement discréditent les actions des travailleurs en associant tout mouvement de contestation à la propagande communiste. Ce thème principal du récit se perd rapidement dans de multiples développements parallèles dont l'intérêt est discutable. Ainsi, le sujet, la lutte pour obtenir de meilleures conditions de travail, laisse place à mi-parcours à des parties de fesses où l'une couche avec le mari de l'autre afin d'obtenir vengeance. Dès lors, les décrochages sont nombreux et l'histoire perd le peu d'intérêt qu'elle avait au départ. En fait, **Je me souviens** est constitué de saynètes souvent bancales plutôt que d'une intrigue solide construite autour d'un sujet central.

À titre d'exemple, la mort d'un mineur, qui devrait accentuer la tension dramatique, laisse complètement indifférent car l'événement occupe tout au plus une minute du film. Ce genre de rebondissements se multiplie, mais la mise en scène nonchalante ne tire pas avantage du potentiel dramatique des situations qu'elle convoque. De plus, la voix monocorde du réalisateur, qui se charge de la narration, alourdit inutilement le déroulement de l'histoire, tout en brisant le rythme de certains développements. Comme dans **Les États-Unis d'Albert**, le réalisateur s'amuse avec différents accents (français, britannique, irlandais) dont il affuble ses personnages. Un jeu qui pourrait être intéressant si les dialogues ne sonnaient pas si souvent faux. Soulignons également que le film souffre d'une lacune majeure sur le plan du *casting* ; Michel



Je me souviens

Barette et Rémy Girard, qui incarnent respectivement Duplessis et un cardinal grotesque, loin d'être convaincants, sont risibles. En outre, le récit fait un bond de neuf années dans la dernière partie du film. Les enfants ont grandi, mais les personnages adultes n'ont pas vieilli d'une ride. Un autre anachronisme qui vient s'ajouter à une série de ratés. Bref, rien ne fonctionne dans ce film.

Où Forcier a-t-il voulu en venir avec ce film sans ligne directrice? S'il est clair que le cinéaste n'a pas obtenu le financement nécessaire pour réaliser son projet — un film d'époque — comme il l'entendait, cela n'explique pas un tel laisser-aller. Bref, **Je me souviens** est un film qui se fait vite oublier. ■

The Wrestler de Darren Aronofsky

Un nouveau combat

DAVID LAMARRE

Darren Aronofsky nous a habitués, par le passé, à un montage très rapide qu'il désigne comme « hip-hop editing », à une multitude de plans à la plastique riche et à des trames sonores affirmées, voire envahissantes. Dans **The Wrestler**, il adopte une approche directe s'apparentant au réalisme cinématographi-

que. Caméra à l'épaule, il est au plus proche des acteurs et évite la musique extradiégétique et les artifices du montage pour établir un rapport intime aux personnages. Cela met en valeur le jeu naturel de Mickey Rourke et accentue le réalisme du film, qui aurait pu être un chapitre du documentaire **Beyond the Mat**.

Randy « The Ram » Robinson est un lutteur professionnel, même si ses heures de gloire appartiennent à un passé depuis longtemps révolu. Son existence chavire lorsqu'une crise cardiaque le terrasse. La cicatrice de ce récent pontage marque sa poitrine telle une balafre. Elle incarne en quelque sorte toutes les substances consommées pour obtenir une musculature impressionnante, tous les coups reçus pour satisfaire les spectateurs et tous les excès auxquels il s'est adonné lorsqu'il était au sommet de sa popularité. Il doit désormais apprendre à vivre hors de l'arène. Coupé de ses fans et de ses pairs, il cherche à mettre fin à sa solitude en draguant une strip-teaseuse presque aussi usée que lui et en renouant avec sa fille qu'il a abandonnée lorsqu'il était une vedette. Mais si l'on peut sortir un lutteur du ring, peut-on sortir aussi facilement le ring d'un lutteur?

Pour la première fois de sa jeune carrière, Darren Aronofsky ne signe pas le scénario de ce film. Ses trois précédents s'organisaient autour de narrations cycliques. Dans **Pi** et **Requiem for a Dream**, chaque boucle du récit agissait comme les passages d'une scie circulaire. Elles tranchaient les protagonistes jusqu'à ce qu'ils se cassent. Dans **Requiem for a Dream**, les quatre personnages principaux répétaient sans cesse les mêmes erreurs et laissaient leur dépendance les mener respectivement à l'asile, à l'hôpital, à la prison et au bordel. Dans **Pi**, pour mettre fin à la spirale, le narrateur portait une perceuse à sa boîte crânienne. De son côté, **The Fountain** inversait la virlle. Chaque cycle narratif provoquait une